



# ANTONIO

LE NAVARRAIS

(Épisode de la guerre de Don Carlos)

PAR

**M.-H.-L. FABRE.**

La guerre civile est le plus grand des fléaux, car il entraîne avec lui tous les autres. Ceux qui causent cette immense calamité publique en sont responsables devant Dieu et devant les hommes.

BAYONNE,  
P. CAZALS, LIBRAIRIE CENTRALE,  
Place du Réduit, 2.

1868.

Tous droits réservés par l'auteur.



ANTONIO  
LE NAVARRAIS

ANTONIO

LE NAVARRAIS

*Handwritten notes:*  
18  
17-2-17



# ANTONIO

LE NAVARRAIS

(Épisode de la guerre de Don Carlos)

PAR

M.-H.-L. FABRE.

La guerre civile est le plus grand des  
fléaux, car il entraîne avec lui tous les  
autres. Ceux qui causent cette immense  
calamité publique en sont responsables  
devant Dieu et devant les hommes.

BAYONNE,

P. CAZALS, LIBRAIRIE CENTRALE,  
Place du Réduit, 2.

1868.

Tous droits réservés par l'auteur.





*Tout exemplaire non revêtu de la signature de  
l'auteur sera réputé contrefait.*

#### AVERTISSEMENT.

Depuis le commencement jusqu'à la fin de la guerre de Don Carlos, une foule de faits se sont passés sous mes yeux ou à peu près. J'en ai recueilli quelques-uns, et je publie le suivant, tout en conservant la plus grande neutralité et une parfaite impartialité, ne jouant que le rôle de narrateur.

Si le public daigne accueillir ANTONIO LE NAVARRAIS avec bienveillance, j'en mettrai quelques autres au jour, qui, peut-être, pourraient être lus avec intérêt.



I.

UNE FAMILLE DE PAYSANS.

On ignorait dans leurs retraites  
Les noirs chagrins, les vains désirs,  
Les espérances inquiètes,  
Les longs remords, les courts plaisirs.

GRESSET.

Dans un des vallons de la Navarre Espagnole il existe un bourg riche et populeux. Sa position est riante, agréable et pittoresque. Il est dominé de quelques côtés par des montagnes : les unes sont boisées de chênes, de châtaigniers et de toutes sortes d'arbres fruitiers; sur d'autres montagnes, l'on voit, en été, de riches moissons, qui ondulent à flots d'or sous le souffle du vent d'Afrique, s'étaler avec orgueil jusqu'à leurs sommets; sur des coteaux, des vignes étalent leurs pampres verts qui ploient sous le poids des grappes; de grasses prairies offrent



un abondant pâturage à de nombreux troupeaux. Sur un petit mamelon, au milieu de ce site enchanteur, s'élève un couvent dont les murs sont baignés par les eaux limpides de quelques ruisseaux qui traversent de leurs contours capricieux cette végétation belle et vigoureuse qui enivre vos regards.

Ainsi vous apparaissait cette attrayante campagne avant 1833, lorsque du haut de la palombière votre vue s'étendait avec extase vers le Sud : vous admiriez l'abondance que la nature s'était complue à réunir dans ce coin retiré, que l'homme devait rendre désolé et désert.

C'était là que vivait, paisible et heureuse, dans la simple et modeste vie des champs, une famille de laboureurs. Ce n'était point l'aisance dont elle jouissait qui, seule, lui donnait le bonheur; non, c'est dans la paix du cœur qu'elle trouvait la source de sa félicité, tant il est vrai que sans la vertu, les jouissances de ce monde ne sont que factices et ne laissent que des regrets.

L'honnête paysan élevait ses enfants par le travail, et leur apprenait, par l'exemple, que tant qu'ils l'aimeraient, ils auraient toujours un trésor inépuisable en lui, étant surtout l'ennemi vainqueur du vice. Le soir, pour se délas-

ser, le bon père de famille prenait ses plus jeunes enfants sur ses genoux et passait la veillée à leur faire une leçon de morale simple, mais vraie. Sa femme, Manuela, bénissait le ciel de lui avoir donné Benito pour époux. Dans son ménage elle était si heureuse, que toutes les fatigues de la journée lui paraissaient bien légères; elle ne songeait qu'à l'avenir de ses filles et de ses fils. Ces derniers étaient à peu près du même âge: Ambrosio avait vingt ans et Antonio, dix-huit; mais pour la raison, la prudence, la sagesse, ce dernier en avait soixante. Les deux s'emparaient des travaux les plus pénibles et laissaient à leur père les plus doux à remplir; ils auraient désiré être aidés par lui seulement de ses conseils.

Antonio, au soleil couchant, ramenait à la ferme les troupeaux abandonnés pendant la journée à la garde des chiens seulement.

Après leur souper, les deux jeunes gens, au lieu d'imiter quelques-uns de leurs camarades, qui recherchaient une *venta* (auberge), pour y passer la soirée en jouant au *mous* (jeu de cartes) et boire du *Nafarra* (vin de Navarre), s'occupaient à quelque chose d'utile : ils lisaient ou écrivaient, distraction que se donne rarement la jeunesse, surtout dans un village; ils



se couchaient ensuite après avoir embrassé leurs parents, et, dans un sommeil tranquille, allaient puiser des forces pour les fatigues du lendemain. Les jours de fêtes et les dimanches ils partageaient leur temps entre les offices divins et la surveillance des troupeaux.

Lorsque Antonio errait seul sur la montagne, à la suite des brebis, il était mélancolique et rêveur sans en connaître la cause; il n'était distrait de ses pensées que lorsque le hasard lui faisait rencontrer la naïve Agustina, jeune fille de quinze ans, habitant le même village que lui. Son front se colorait à sa vue, et son trouble était si grand, qu'il ne trouvait pas souvent une parole à lui adresser, alors même que la jeune fille lui offrait des fraises ou un bouquet de violettes des bois, qu'elle cueillait d'habitude à son intention lorsque de loin elle l'apercevait.

## II.

### DEUX CŒURS INNOCENTS.

.....  
C'est une innocence sans tache,  
Un doux rêve de volupté,  
Un nœud divin qui vous attache,  
Un bouton naissant qui se cache  
Pour fleurir dans l'obscurité.

ALEXANDRE MARIE.

Un jour, Agustina trouva Antonio plus sombre que de coutume; son air préoccupé la rendit si soucieuse, qu'elle n'osait l'aborder; cependant, croyant que quelque grand chagrin l'affligeait, elle s'avança vers lui pour le consoler.

— Bonjour, Antonio, lui dit-elle, tu me parais bien triste, ton front est bien sombre, raconte-moi ce qui t'est survenu de fâcheux: quelqu'une de tes brebis se serait-elle égarée? aurais-tu perdu quelqu'un de tes jolis agneaux



que tu aimes tant? ou serais-tu malade? C'est ce que je crois plutôt, car tu as l'air bien souffrant; que ton teint est pâle, que ton regard est morne!

Et une larme d'attendrissement roulait dans la prunelle de la jeune fille. Antonio ne s'était pas aperçu de la venue d'Agustina, et il fut bien troublé en la voyant près de lui; ses interpellations, qu'il avait à peine entendues, l'embarrassaient visiblement.

— Non, aucun malheur ne m'est arrivé, bonne Agustina, répondit-il; m'en serait-il survenu, que ta vue seule me le ferait oublier; je ne suis pas malade, merci à Dieu.

— Tu dissimules, reprit la naïve enfant; toi, si franc jusqu'à ce jour, tu veux, je pense, me cacher ce qui se passe en toi; serait-ce pour ne point me causer de la peine? Mais tu sais bien que si tu souffres, je souffre aussi; que si tu as des chagrins, ils deviennent les miens; autrefois, tu étais si rieur, si joyeux lorsque nous nous trouvions ensemble; tu te plaisais à me conter des histoires que tu as apprises dans de beaux livres, tu me donnais des leçons de lecture, tu te complaisais à jouer sur ta flûte les airs si gais, si vifs du *fundango*, de la *jota*, des *sauts* . . . . ; quelquefois nous

folâtrions; toi, si gracieux, si leste, tu m'apprenais les pas de toutes nos danses, si bien qu'à la fête locale tout le monde nous admirait. On disait de toi: O le beau garçon! et de moi: que j'étais jolie et souple comme une branche d'osier. Les jeunes gens étaient jaloux de toi, ajouta-t-elle en rougissant involontairement. Al-lons, qu'as-tu donc, Antonio? Je veux le savoir, moi, fit-elle avec un geste enivrant d'autorité; n'aurais-tu plus de confiance en ta petite compagne? Tu sais que tes sœurs ne t'aiment pas plus que je t'aime; tiens, dit-elle en faisant une moue délicieuse et un mouvement d'humeur qu'elle n'avait jamais montré, si tu ne te confies pas à moi, je ne viendrai plus garder mes moutons du même côté que toi, je t'éviterai, je te fuirai pour ne plus te revoir; non, je n'irai plus passer chez toi les soirées d'hiver avec tes sœurs, mes bonnes amies; je m'en vais, Antonio, je m'en vais; ou bien dis-moi ce qui te chagrine, si tu veux que je reste.

— Amie de mon cœur, ma jolie Agustina, que tu es bonne de t'occuper de moi; laisse-moi, je t'en supplie, laisse-moi, par pitié, je ne puis te dire ce qui me fait souffrir!

Et ses traits exprimaient combien il avait fait d'efforts pour parler ainsi.



— Adieu donc, ingrat! je croyais que tu pouvais servir d'exemple à tous les camarades; je croyais que tu ne pouvais me cacher ta pensée; je te croyais franc, je me suis cruellement trompée; je n'aime pas la dissimulation; aussi je te fuirai avec autant de constance comme avant je mettais de bonheur et de joie à rechercher ta société toutes les fois que je le pouvais! Adieu, monsieur, mon sein ne se parera plus des fleurs que tu auras cueillies, ni ta veste de velours ne se décorera plus de celles que j'étais si heureuse de choisir pour toi. Oh! que tu es changé depuis quelque temps, adieu! adieu!...

Et la jeune fille, les yeux inondés de larmes et le cœur oppressé, allait s'éloigner, lorsque Antonio se précipita à ses pieds; lui saisissant la main, il la porta avec frénésie à ses lèvres brûlantes et la couvrit de baisers; ses prunelles noires et humides s'animèrent d'un feu qui fit tressaillir Agustina, qui sentit la main d'Antonio trembler dans la sienne; le regard du jeune homme fascinant le sien, elle éprouva dans tout son être un trouble inconnu qui l'étonna, sans qu'elle comprit d'où il provenait, innocente qu'elle était; elle baissa les yeux et ne pensa pas à faire relever Antonio

qui, toujours à genoux, la fixait d'un air égaré, en lui disant :

— Moi, ingrat! moi, dissimulé! Oh! ingrat, non! Toi, pour qui je donnerais ma vie..... Moi, dissimulé! Oui, je l'ai été, je sens que j'ai trop souffert pour l'avoir été jusqu'à ce jour, car je t'aimais et n'osais te le dire; la nuit, le jour, quand tu n'es pas présente, ton image me poursuit; je t'adore, tu es ma divinité sur la terre, et je te le cachais! Peux-tu concevoir mes tortures, mon chagrin; je ne voulais point te les faire partager, voilà ma dissimulation; je t'aime d'un amour pur et sincère; aussi voulais-je te le laisser ignorer, car le temps n'était pas venu où je devais te l'avouer. Je suis si jeune, mes sœurs sont encore enfants comme toi, il me faut quelques années de plus pour assurer, avec Ambrosio, par le travail, le sort de notre famille et acquérir assez pour te faire vivre aussi heureuse que tu le mérites. Oui, pour être heureux moi-même, il me faut tout cela; mais je veux davantage pour les miens, pour toi. Tu vois donc que le moment n'était pas venu de te dire mon secret. Je ne devais point te le confier, à toi, mon étoile, puisqu'en même temps je ne puis ajouter : sois ma femme, unissons nos cœurs sur cette terre,



comme ils le seront, je j'espère, dans l'éternité; je devais te le cacher encore longtemps. C'est à présent que je serai peut-être obligé de fuir, car je reconnais le danger d'aimer, et d'aimer comme j'aime; tu ne sais pas quels combats je me suis livré à moi-même; quels efforts j'ai dû faire pour te cacher mon amour : il est si grand qu'il me fait peur. Tu es si innocente, pauvre amie, que nos cœurs s'entendaient et que tu ignorais, ainsi que moi pendant longtemps, ce qui se passait en nous. Moi, le premier, j'ai ressenti une passion que ta candeur et les vertus de ton cœur m'ont inspirée plus que ta beauté. Nous étions dans une heureuse et douce sécurité dans l'innocence de nos âmes.

Antonio tomba dans un profond abattement après ces paroles. Au bout d'un instant, il ajouta avec désespoir :

— Ah! pourquoi, douce colombe, m'as-tu arraché ma plus secrète pensée?

Voilà donc ce qui l'attristait tant.

— Antonio, s'écria Agustina en lui faisant quitter la position qu'il avait toujours gardée à ses pieds, un instinct secret de la nature m'avait appris ce que ta bouche n'osait prononcer; j'avais deviné, car tes yeux te trahissaient; je n'ignorais pas que tu m'aimais par dessus tout;

oui, plus qu'on n'aime une sœur; cependant, je ne pouvais pas bien résumer les idées confuses qui venaient assaillir mon esprit; je ne comprenais pas pourquoi j'éprouvais près de toi une émotion qui me saisissait malgré moi; je ne pouvais approfondir le frémissement qui, à ton approche, parcourait tout mon être, et ce feu inconnu qui circulait dans mes veines alors que j'étais près de toi; mon cœur battait si vite quand ton souffle effleurait ma tête, que je ne pouvais comprimer son émotion. Non, je n'approfondissais pas, autant que tu me l'as fait comprendre, ce mot amour, cette passion qui a dessillé tes yeux avant les miens; mais ne t'alarmes pas, mon ami, je sens que Dieu me donne la force de ne pas m'effrayer de ta révélation. Je ne crains pas de te dire que moi aussi je t'aime; que je ne me trouve heureuse que près de toi. Mais quel danger y aurait-il de s'aimer comme nous nous aimons? un amour comme le nôtre peut-il être un crime? Les baisers que tu m'as donnés en nous séparant, tu les as déposés sur mon front; j'étais si contente quand j'y sentais la chaleur de tes lèvres pures; si nous avons commis aucune faute, voilà la seule. Et n'est-il pas permis de s'aimer, puisque tu veux m'épouser? Mon cœur m'a



toujours dit que toi seul partagerais ma destinée; que m'importe, à moi, d'attendre des années si Antonio ne me délaisse pas, si tu es aussi vrai au bout du terme qu'à présent. Oh! je suis sans crainte là-dessus; aucun soupçon, aucun doute injurieux ne plane dans mon âme; tu es trop vertueux, Antonio, tes sentiments sont trop purs pour oublier ta bien-aimée, qui ne vit et ne vivra que pour toi; j'attendrai, sans murmurer, le jour de notre union pour si éloigné qu'il puisse être; j'apprécie tes motifs, je ne t'en chéris que davantage; tu es bon fils, bon frère, tu seras bon époux. Tes qualités garantissent mon bonheur à venir; mais, mon ami, tu ne m'embrasseras plus que tu ne sois mon époux, puisque tu crains l'amour que tu ressens. Tu crains Dieu, comme je le crains aussi; il nous bénira, Antonio, il n'abandonne pas ceux qui suivent ses lois. Nous nous verrons le moins possible.

Elle avait fini de parler, et les deux restèrent silencieux et rêveurs. Cependant un charme indéfinissable les retenait l'un près de l'autre; ils restèrent longtemps ainsi : leurs regards languissants, craintifs, et leurs soupirs rendaient bien plus éloquemment les sentiments de leur âme que n'avait pu l'exprimer la parole.

O vous, jeunes libertins, qui êtes vieux à trente ans, dont le cœur est blasé par toutes sortes de débauches, dont le cœur a séché au sein de ces abrutissantes orgies, pouvez-vous ressentir le bonheur sans mélange d'un cœur pur et délicat? Et vous, coquettes sans frein, au front orné de diadèmes étincelants de perles et d'or, au teint blafard, au regard impudique, au cœur fardé, aux formes empruntées que d'élégantes et de riches étoffes recouvrent mystérieusement, pouvez-vous émouvoir les sens d'un homme, comme cette jeune fille? pouvez-vous faire apprécier vos qualités?

Oh! le bonheur fuit souvent les salons dorés, tapissés de guirlandes et de fleurs, empruntant des parfums factices. Une joie, un plaisir y sont-ils ressentis au milieu de ce luxe, aux sons d'un orchestre entraînant? Le matin, quand vous quittez ce lieu brillant qui doit, en apparence, réunir toutes les jouissances, réveiller dans vos sens quelque attrait de bonheur, qu'avez-vous senti? de l'ennui, parfois des regrets; vous êtes las de je ne sais quoi!...

Pouvez-vous comparer toutes ces émotions à celles; de l'innocence et de la naïveté; celles que fait éprouver un ciel sans nuages, un soleil dont les rayons glissant à travers les



bois, font scintiller de mille couleurs les pleurs de la rosée que l'aube a laissés épars sur chaque feuille, sur chaque fleur, sur chaque brin d'herbe, alors qu'assis sous l'ombrage frais d'un arbre auprès d'un ruisseau cristallisé, ou d'une cascade folle et écumeuse qui cache sous son épais feuillage le chancre de la nature dont le concert harmonieux célèbre le réveil du matin, et qu'une brise légère, emportant avec elle l'odeur suave, le parfum enivrant des fleurs alpestres, vient caresser vos sens en se jouant à travers la ramée. Oh ! que votre âme se dilate, alors qu'enfant de la nature elle se complait à étaler à vos yeux tous ses trésors, toutes ses richesses ; oui, votre âme se transporte dans les régions éthérées, elle grandit, elle plane sur tous les dons dont le Créateur l'a comblée, et le cœur nage dans l'ivresse lorsqu'averti de l'approche de sa bien-aimée, de celle qui n'aime que vous seul, elle vous apparaît parée de grâces naturelles et le front rayonnant de candeur et d'innocence.

La cloche du village fit entendre au loin son tintement argentin ; ses sons s'éloignaient en mourant sous le caprice d'une brise légère. C'était l'*Angelus* qui rappelait l'âme au recueillement. Antonio et sa compagne se mirent à

genoux sur un rocher et adressèrent à l'Être suprême leurs ferventes prières. Leurs voix harmonieuses montèrent au ciel : c'était la voix du cœur qui s'élevait grande et sublime et qui allait se marier à celles des anges.

— Agustina, dit Antonio après qu'ils eurent élevé leur âme à Dieu, nous nous sommes bien attardés ce soir ; que vont penser nos bons parents ? Ils croient, à l'heure qu'il est, que quelque malheur nous est arrivé à la montagne ; hâtons nos pas. Qu'allons-nous dire si l'on nous interroge ; la vérité, n'est-ce pas, ma petite amie ?

— Oui, Antonio, j'avouerai tout à ma bonne mère ; toi aussi ne crains pas d'ouvrir ton cœur à tes parents ; nous sommes aimés d'eux ; ils approuveront, quelque chose me le dit, les sentiments que nous ressentons l'un pour l'autre. Nous tâcherons de leur être agréables par notre soumission, et en redoublant de zèle, s'il est possible, dans le travail. Ensuite, ayons confiance en Dieu.

Après s'être serrés la main avec un frémissement involontaire, ils se dirent adieu et se séparèrent sans s'indiquer un jour où ils pourraient se revoir. Ils rentrèrent chacun dans son modeste logis.



### III.

#### LES BONS PARENTS.

L'asile le plus sûr est le sein d'une mère.

LA FONTAINE.

— Tu rentres bien tard aujourd'hui, Antonio; quelque chose d'extraordinaire sans doute t'aura retenu, n'est-ce pas? s'écria sa mère dès qu'il eut pénétré dans la cuisine, où toute la famille réunie l'attendait avec anxiété; tu es trop hardi parmi les rochers, trop hasardeux au milieu des précipices, nous étions bien inquiets sur ton compte; tiens, ton père était sur le point d'aller à ta recherche avec Ambrosio.

— Rien ne m'est arrivé, mère, qui puisse vous donner du chagrin; vous n'aviez pas à craindre pour moi; né dans les montagnes, elles me sont familières; je puis les parcourir



dans tous les sens : là où pour les gens de la ville il y aurait du danger réel, il n'en existe aucun pour moi.

Il s'en alla à la grange soigner le bétail et, contre son ordinaire, il se retira après souper dans sa chambre pour se coucher. Ce ne fut pas le sommeil qu'il alla chercher au lit, mais il avait besoin d'être seul pour réfléchir à l'incident qui s'était passé dans la journée. Il passa une nuit très-agitée.

A la pointe du jour, sa mère pénétra dans sa chambre; car, se doutant bien que quelque chose le faisait souffrir, elle venait lui en demander la cause avec un chagrin visible. Elle fut frappée en apercevant les traits altérés et abattus de son cher fils et, le serrant sur son sein, elle lui demanda avec instance et les larmes aux yeux ce qui pouvait l'affliger, ou bien quel pouvait être le mal qui l'avait changé en si peu de temps.

— Oui, ma mère, oui, je vous dirai quelle est ma souffrance, je n'ai rien de caché pour vous; je suis malade, mais la guérison de la maladie que je ressens est encore bien éloignée, c'est le moral qui est atteint et non le corps; le physique se guérit, mais pour le moral il faut du temps, et quelquefois il succombe. Oh! non,

les maladies du corps ne sont rien à côté de celles du cœur; celles-ci vous tuent sans que les remèdes aient aucun pouvoir de vous sauver; dans l'espoir seul il existe une chance de salut.

Il lui raconta de point en point tout ce qui s'était passé entre Agustina et lui. La pauvre Manuela, émue des sentiments si rares qui animaient son fils, lui fit comprendre combien il exagérait les difficultés qui, suivant lui, retarderaient son union avec l'innocente enfant; elle le consola de son mieux et s'engagea à intervenir auprès de Benito et des parents d'Agustina.

Antonio, quoiqu'il fût réellement malade, voulut se lever pour vaquer à ses occupations journalières.

Agustina, de son côté, ne put rien prendre à sa rentrée à la maison; elle pria sa bonne mère de l'accompagner dans sa chambre. La pauvre mère l'y conduisit toute tremblante, ne concevant rien à la demande de sa fille et à son refus de prendre part au repas du soir : elle n'avait point remarqué son visage bouleversé.

— Oh! ma mère, lui dit-elle avec une expansion naïve, une fois qu'elles furent sans témoins et en se jetant dans ses bras, vous allez



bien me gronder quand vous saurez ce qui pèse sur mon cœur; mais la vérité, quelque pénible qu'elle soit à dire, je ne vous la cacherai point, non, car auprès de vous, ma mère, je trouverai consolations et conseils. Après une courte pause, elle fit un effort sur elle-même et s'écria avec désolation : Sachez que votre fille aime déjà, et qu'elle aime Antonio! oh! oui, ce jeune homme si chéri à tant de titres des gens estimables. Que ses qualités, sa vertu me soient une garantie de votre indulgence; lui seul peut faire mon bonheur; s'il ne partage pas ma destinée, ma mère, j'en mourrai; lui, lui aussi en mourra, car il m'aime bien, il me l'a dit et, je n'en doute pas: il ne sait pas mentir, lui. Si vous ne vous opposez point, ainsi que mon père, à notre union, je serai sa femme. Antonio ne veut pas, jusqu'au jour où il me conduira à l'église, que nous nous voyions seuls : c'est qu'il a un cœur honnête, Antonio, il ne veut pas que le moindre blâme puisse planer sur sa bien-aimée; mais il a éloigné de plusieurs années le moment de notre union, parce qu'avant tout, il désire que ses parents soient heureux, presque riches par son travail; il veut aussi que, moi, je ne sois pas obligée de vaquer aux travaux pénibles du dehors. Il

est si bon, pauvre Antonio! Comment pourrais-je ne pas le voir jusqu'alors? O ma mère! ma mère! permettez qu'il vienne dans notre maison; ce sera toujours devant vous que nous nous dirons : je t'aime.

Après avoir écouté sa fille sans colère, mais avec souci et intérêt, la bonne femme, qui ne s'était pas doutée du motif qui affligeait son aimable enfant, sourit à cet aveu ingénu d'un cœur neuf et sans détour; elle embrassa sa fille qui, jusqu'alors saisie de crainte, attendait une réponse dans une perplexité qui se traduisait naïvement sur son joli visage; elle lui dit :

— Écoute, ta franchise me soulage le cœur; elle me prouve ton innocence; je ne m'étonne pas qu'Antonio ait séduit ton cœur; je ne doute pas même que ce ne soient les bonnes qualités qu'il possède, autant que sa beauté, qui te l'aient fait aimer; je vois que tu ne pourrais être heureuse qu'avec lui; je ne suis point éloignée de vos projets, ils ne sont que raisonnables, et j'approuve entièrement la détermination d'Antonio; le monde est une vipère dont le venin jaillit sur tous indistinctement et qui ternit la meilleure réputation; aussi ne sera-ce que rarement que je permettrai une entrevue entre toi et Antonio; cependant, je te promets de



le laisser quelquefois venir ici ou de l'accompagner chez Manuela. Du reste, ne sois pas inquiète sur ce que pensera ton père lorsqu'il apprendra tout ce qui te concerne; il est juste et raisonnable, et ne sera, par conséquent, pas éloigné de tes désirs.

La jeune fille n'osait lever les yeux, honteuse que l'avait rendue l'entretien qu'elle venait d'avoir; mais, la conscience tranquille, elle s'abandonna avec satisfaction à toute la bonté et à la volonté de sa mère.

#### IV.

##### LA FÊTE DU VILLAGE.

.....  
... Dans ce pays-là rien ne manque à la fête; vous y trouvez cordialité, franchise, profusion; rien n'est caché dans la maison. Tout le monde est joyeux. Les amis font partie de la famille, et les pauvres ont leur part au festin.....

C'était au mois de juillet 1833, pour la San Esteban: le ciel était d'un bleu limpide et les premiers rayons du soleil doraient à peine les pics de la montagne de Haya, quand le son sonore des cloches de l'église et du couvent du village firent entendre leur carillon. C'était un beau jour pour les Basques de V..., car ce jour était celui de la fête patronale, tant choyé



— 30 —  
dans ce pays. Et c'était encore un beau jour dans les hautes montagnes, quand d'un pic élevé vous plongiez vos regards sur le vaste et sublime panorama qui se déroulait devant vous vers la mer. A côté de rocs arides, une végétation vigoureuse se faisait remarquer; une légère vapeur gazait le vallon; sur les coteaux attendaient en groupes de nombreux troupeaux, pour s'ébattre et se répandre au milieu de gras pâturages, que les rayons du soleil eussent fait disparaître la rosée. Les blanches maisons des hameaux se détachaient sur la verdure; au loin, une plaine fertile et l'horizon formé par la mer Cantabrique fermaient le cadre d'une ceinture bleuâtre. Tous les habitants prenaient leurs habits les plus beaux; la jeunesse, heureuse d'être favorisée par un si beau temps pour célébrer la fête, se préparait à des amusements joyeux et bruyants. Les uns, dès leur lever, s'étaient occupés à orner de rubans de mille couleurs leurs beaux et légers coursiers andalous ou du pays; d'autres songeaient à leur propre parure: leur veste et leur pantalon de velours, leur gilet écarlate de laine, leur belle ceinture en soie rouge, leur cravate en soie, leur berret bleu en laine, bariolé de rubans, des bas blancs en coton et des alpagattes fines

— 31 —  
se trouvaient hors de l'armoire. Ceux-ci faisaient répéter un air vif et enjoué aux tambourins et aux joueurs de flûtes; ceux-là songeaient d'avance au bonheur qu'ils auraient en déployant leur grâce et leur adresse dans les courses qui devaient avoir lieu. Les jeunes filles, soucieuses de rivaliser de toilette, ne s'occupaient pas moins des prix dont elles devaient être les distributrices et que les jeunes gens recevaient toujours de leur générosité. Elles n'auraient pu trouver dans les magasins du lieu aucune ceinture ni aucune cravate assez belles pour les offrir aux vainqueurs; aussi les avaient-elles fait venir d'Iuña (Pampelune), capitale de leur pays. C'est que chacune en particulier avait l'espoir et l'orgueil d'en pouvoir décorer l'ami du cœur.

Tous les devoirs religieux remplis, l'on se porte en foule sur la principale place; le soleil dardait ses rayons brûlants, la brise soufflait tiède et parfumée. On voyait à l'une des extrémités de la place une corde tendue à deux piquets, où une malheureuse oie était suspendue par les pattes et dont le bec était traversé par une de ses plumes qu'on lui avait arrachée; elle se débattait et faisait retentir l'air de cris qui auraient bien dix fois sauvé l'Empire Ro-



main. Les jeunes gens qui devaient concourir étaient à cheval et rangés en file. Les autorités et les notables occupaient le balcon de l'hôtel de ville, et le peuple, répandu sur la place, ne dépassait pas la double haie que formait la jeunesse, depuis l'orchestre jusque derrière la victime. Le signal est donné.

On voit s'élançer, rapide comme une flèche, un cavalier qui, en passant sous le malheureux oiseau, tâche de lui détacher la tête du corps à la force du poignet, amusement barbare et qui, hors le danger, est le pendant des courses de taureaux. Antonio, l'un des cavaliers qui devaient concourir aux prix dans les jeux de la journée, s'abstint de la course aux oies, ce jeu lui paraissant trop cruel; aussi n'arriva-t-il sur la place que lorsqu'il fut fini et que celui de la bague allait commencer. Il voulut être le dernier à essayer de laisser sa bague, entourée de rubans et qui ressemblait à un thyrses, dans l'anneau qui avait remplacé les oies qui s'étaient succédées. Tous avaient vainement passé et repassé maintes fois sous la corde, leurs chevaux étaient habilement guidés, leur souplesse était admirable; mais aucun ne fut assez heureux dans sa course pour ne point laisser tomber la bague que sa fiancée lui avait remise. Anto-

nio lance le jeune poulain que lui même soignait; la jeune et gracieuse bête était docile au moindre mouvement que lui imprimait son cavalier, obéissant à la moindre intonation de sa voix, suivant qu'il fallait que sa course fût prompte ou modérée : — Allons, Navarro, lui fit-il, à moi le prix; élève-toi, lui cria Antonio en passant sous le but; en effet, près d'y arriver, il fait un bond qui permet à Antonio d'avoir son bras à la hauteur de l'anneau, et au lieu d'accompagner sa bague comme le faisaient ses rivaux, il la lance d'une certaine distance et elle reste suspendue, en même temps que lui, le haut du corps en avant, sur le cou du cheval, passe comme un trait et va se cacher au milieu de la foule, au bruit de plusieurs salves de houras poussés par tous les spectateurs.

Cependant Agustina, qui était présente, n'attendit pas que son cavalier vint à elle; comme autrefois les preux chevaliers, vainqueurs dans un tournoi, allaient recevoir le prix de leur adresse des mains de la dame de leur pensée, elle courut à lui :

— Reçois cette ceinture et cette cravate, lui dit-elle, conserve-les en mémoire de moi; et avant qu'il pût la remercier, elle avait disparu.



Antonio était envié même des plus riches héritières des environs, quoique sa famille ne jouit que d'une modeste aisance et qu'elle ne prospérât que par un travail constant; mais sa conduite régulière qui pouvait servir d'exemple, ensuite la réputation intacte de ses parents le faisaient rechercher. Ce n'était pas sa belle taille dégagée, son beau physique, type caractéristique du Basque; ce n'étaient point non plus les belles formes de son corps, ni la réputation qu'il avait d'être le plus leste et le plus courageux de tous ses compagnons; ce n'était encore point parce qu'il était le plus gracieux danseur et le plus fort joueur de paume; non, c'était seulement parce qu'il était le plus doux, le plus sage et le meilleur fils que l'on connût; aussi les œillades langoureuses ne lui manquaient pas, des demi-aveux lui étaient souvent adressés; mais il était si peu prétentieux, qu'il ne s'en apercevait seulement pas.

V.

LE DÉPART POUR L'ARMÉE.

De nos bosquets, parcours les frais ombrages,  
Va voir parfois ces lieux chers à mon cœur,  
Ces veris coteaux au site séducteur,  
Ces prés fleuris et ces riants bocages.

.....

Quelque temps après, des jours paisibles ne s'écoulaient plus dans ces humbles foyers. La terreur se répand au Nord de l'Espagne. La guerre civile, avec tout le hideux, tout l'horrible dont elle est inséparable, venait d'éclater. Un voile funèbre s'étendit sur ce peuple naguère si heureux et si prospère. Des bandes parcouraient le pays; la récolte, les habitations étaient saccagées ou livrées aux flammes; les gens les plus paisibles étaient suspects et le moindre



souçon livrait le plus innocent à la férocité du soldat ou du partisan.

Les troupes du prétendant faisaient des levées et le général Zumalacarréguy sut trouver, dans peu de temps, assez d'hommes et d'argent pour faire craindre à la reine Christine la perte de sa couronne : c'eût été faire payer cher un affront. Le duc de la Victoire est-il peut-être fort heureux que la mort l'ait débarrassé d'un pareil ennemi; les circonstances ou l'avenir auraient pu seuls nous apprendre lequel des deux rivaux l'eût emporté.

La jeunesse était tour à tour enlevée par les troupes des deux partis, et une loi terrible fut établie par le prétendant. Le père et la mère d'un fils qui cherchait à se soustraire au service militaire étaient emprisonnés et mouraient souvent de faim, car les parents qui devaient pourvoir à leur nourriture, souvent n'existaient plus ou se trouvaient eux-mêmes dans le plus pressant besoin; quelquefois l'on ne se donnait pas la peine de les incarcérer, on les massacrait; c'était plus tôt fait!!!

Ambrosio fut forcé de suivre une colonne de christinos, qui recrutait de vive force partout où elle passait, contre le droit des gens, car d'anciens fors, qui furent rédigés pour la pre-

mière fois du temps d'Auguste, fatigué qu'il fut de la résistance des Cantabres que César lui-même ne put subjuguier, les exemptaient d'un service militaire arbitraire (\*).

C'est ainsi que l'on voulait asservir ce peuple primitif qui s'était établi dans les Pyrénées occidentales quelques années après le déluge, et qui toujours était resté indépendant.

Les parents d'Ambrosio étaient au désespoir de voir leur fils aîné dans les rangs ennemis. Bientôt Antonio aussi reçut l'ordre de rejoindre un régiment de *cazadores*. Oh! quel combat ne se livrait-il pas dans le cœur de ce pauvre jeune homme! Comment, se disait-il avec désespoir, je vais être obligé d'abandonner ma famille; et que deviendra-t-elle sans mon secours? pourra-t-elle gagner assez pour se procurer les rations qu'on lui demandera et qu'on prélève à chaque instant? Déjà l'on nous a enlevé la moitié du troupeau, l'on s'est emparé de la seule jument que nous eussions, nous n'avons même plus le bon Navarro, qui était

(\*) En effet, dans ces fors il est dit que les soldats qu'on fournissait aux Romains devaient être commandés par leurs chefs particuliers, et d'après les ordonnances et coutumes du pays. — Et ces chefs avaient ordre de se retirer: si le traité était violé dans la moindre de ses clauses.



si heureux de me porter sur sa croupe; nous n'avons plus de vaches, dont le lait servait en partie à nous nourrir : on les a tuées ou nous avons été forcés de les vendre pour satisfaire à l'exigence des deux partis. Que dois-je faire, s'écriait-il encore : ma famille ne peut se soutenir sans moi; si je suis soldat, elle se trouvera dans la misère; si je fuis ma patrie, elle sera sacrifiée à cause de moi, pour ne pas avoir subi la loi de je ne sais qui, car les Navarrais se gouvernaient eux-mêmes. En 825, nous formions un royaume indépendant; Henri IV conserva la jouissance de nos anciens droits, fors, franchises et libertés; en 1739, la fédération cantabrique vit aussi ses privilèges conservés. Et nous, Navarrais et autres Basques, qui n'avons jamais été soumis aux Romains, qui furent forcés, pour contenir leurs légions, de dégrader des légions entières à cause de la terreur que nos ancêtres leur avaient inspirée, nous courberions la tête? Un Espagnol même, Pomponius Mela, contemporain de l'empereur Claude, a bien dit et avoué positivement que jamais les Romains n'ont eu rien de commun avec nous, que nous avons conservé nos lois. De 719 à 793, les Maures nous craignaient à tel point qu'ils prenaient leur route par le

Roussillon et la Catalogne, n'osant s'aventurer dans nos montagnes. En 778, nos pères ont châtié à Roncevaux l'imprudencence de Charlemagne, et lorsqu'il voulut nous combattre de nouveau en 812, les Cantabres surent le chasser. Ils défirent les troupes de Pepin. Et nous, nous ne marcherions pas sur les traces de nos pères, nous supporterions la domination de qui que ce soit? Non, non! Vivent les fueros, vive mon pays! la liberté ne nous sera pas ravie. Oui, oui, j'irai combattre les ennemis de notre patrie! La liberté ne nous sera pas ravie, s'écria-t-il de nouveau avec enthousiasme, je le jure devant Dieu! Oui, je l'ai résolu, je quitterai ma famille, ma fiancée, je les supplierai d'aller vivre au milieu d'autres Basques nos frères, de l'autre côté des Pyrénées; là ils seront protégés par ce peuple; ils vivront en sécurité, en paix jusqu'à la fin de la guerre, jusqu'à mon retour si Dieu me protège; oui, oui, je vais partir, je verserai mon sang pour notre indépendance!

Ainsi se parla à lui-même le pauvre Antonio, et au même instant il alla prier sa mère de lui préparer dans un petit paquet quelques bardes, les plus indispensables. Il cacha sa douleur pour ne point augmenter celle de ses

parents, et il tâcha de les persuader que son absence serait de courte durée. Il les décida à se réfugier de l'autre côté de la frontière, dans une commune où déjà, sur une population de 3,600 âmes, il y avait à peu près 1,300 Basques espagnols. Là, leur dit-il, vous serez tranquilles parmi d'autres Basques plus heureux que nous, vous serez en France, dans ce pays généreux et hospitalier.

La nuit venue, il accompagna en France sa famille et celle de sa bien-aimée, en emmenant le restant de leur troupeau, par des sentiers à lui familiers et, sans mauvaise rencontre, il conduisit les deux familles chez un paysan natif de son village, et qui était métayer dans la commune dont j'ai déjà parlé. Le peu d'argent qu'il possédait, ainsi qu'une partie du linge, et le Basque en est grandement pourvu, il va les déposer chez un Français qu'il connaissait seulement de réputation et qui déjà, par bonté, s'était rendu dépositaire de beaucoup de sommes et d'effets d'une foule de particuliers des deux partis, car sur la frontière de Navarre il était estimé et très-aimé des habitants de n'importe quelle opinion.

« Monsieur, lui dit Antonio, je prends la  
« hardiesse de vous supplier de me garder ces

« objets; j'ose espérer que vous ne me refu-  
« serez pas ce service; si mes parents venaient  
« à en avoir besoin, vous leur délivreriez ce  
« qui leur serait nécessaire; et je vous prie, en  
« outre, au nom de Dieu, — je sais combien  
« vous êtes chéri par la population de ce pays-ci,  
« — de faire votre possible pour leur procurer  
« du travail, ainsi qu'à la famille qui les a  
« suivis; ils ne le craignent pas, l'on n'aura  
« qu'à se féliciter de leur zèle et de leur pro-  
« bité. »

« Cela suffit, mon ami, lui fut-il répondu, je  
ferai en sorte de remplir vos désirs. »

Antonio serra la main à cette personne, c'est-à-dire que ce serrement de main fit comprendre tout ce qui se passait dans le cœur du jeune homme.

Les parents d'Agustina et d'Antonio n'avaient consenti à se réfugier en France que dans l'espoir de le retenir près d'eux pour le sauver des périls qu'il devait affronter; mais il fut inébranlable dans sa détermination, malgré toutes les supplications qu'on lui fit.

— Rien ne peut donc l'émouvoir, Antonio, lui dit Agustina, ni la douleur de tes parents, ni mon amour pour toi : tu vas t'exposer à mille dangers. Ah! mon cœur se brise à la pensée

de me séparer de toi; que de privations, que de souffrances ne vas-tu pas éprouver; tu cours peut-être au devant de la mort, et ta mort sera la nôtre à tous; n'est-ce pas assez que ton frère coure les chances d'une guerre cruelle: il sert dans le parti ennemi. Ah! grand Dieu! s'écria-t-elle avec un saisissement indéfinissable dont elle ne put se défendre, si le malheur voulait que vous vous tuassiez l'un l'autre... cette pensée me fait frémir et me glace d'épouvante!

A cette dernière observation d'Agustina, Antonio pâlit, mais ne répondit pas. Agustina continua :

— Antonio, cher Antonio, vois quelle est notre désolation; reste, reste, au nom de Dieu, au nom de tes parents qui te chérissent tant, au nom de mon amour sacré!

Et la pauvre enfant l'étreignait sur son sein comme si elle se fût sentie la force de le retenir malgré lui; et elle pleurait à chaudes larmes, ainsi que les deux familles.

— Impossible, impossible, répondit Antonio d'un air sombre et déguisant avec embarras les diverses et cruelles émotions qui se heurtaient dans son cœur et dans son âme; si je ne pars pas, dit-il avec résolution, je commets d'abord une lâcheté, ensuite, le peu de bien que nous

possédons sera confisqué; quel avenir vous resterait-il alors? Non, je ne puis rester!

Les deux familles ne purent vaincre sa détermination ni par les pleurs, ni par le désespoir, ni par l'abandon que ses parents voulaient faire du peu qu'ils possédaient.

— Antonio, dit Agustina, tu vas être obligé de faire tomber le plus bel ornement de ta tête brune : tes cheveux si noirs, si soyeux, qui ondulent sur tes épaules (\*), seront coupés en arrivant au corps; donne-les-moi, ami, donne-les-moi; que chaque jour je puisse y déposer mille baisers.

Antonio, sans répondre, présenta sa tête, et sa chevelure tomba sous la main tremblante de la jeune fille, qui en garda la plus grande partie et remit le reste à Benito et à Manuela.

Après mille embrassements douloureux et au milieu des sanglots, il s'arracha avec un pénible effort de leurs bras, et s'emparant de son fidèle bâton de néslier, il sortit rapidement de ces lieux en y laissant ce qu'il aimait le plus au monde.

Ses pas légers et précipités laissèrent loin de

(\*) A cette époque-là encore, la plupart des jeunes gens portaient les cheveux flottants.



lui la terre de France. Il arrive sur le mont qui domine le plus son village et, s'arrêtant, il s'écrie :

— Adieu, mes paisibles montagnes; adieu, vallons fortunés! là, je rêvais un avenir brillant d'amour et d'espérance; je m'éloigne de vous, mon bon père, ma bonne mère, mes sœurs bien-aimées; je vous quitte, ma douce amie, mon joli troupeau et ses gardiens fidèles; je vais porter au loin des pas chanceux. Oh! souvenirs si doux d'autrefois, que vous êtes cruels aujourd'hui pour mon cœur. Oh! ce cœur ne pourra plus soulager les peines qui l'affligeront; une autre âme ne comprendra pas la mienne, il faudra qu'elle endure mille tourments sans qu'une voix amie la console. Je vais bientôt errer sur des monts élevés et sauvages, loin de mon pays, dans ces plaines autrefois si fécondes, aujourd'hui dévastées par le fer et par le feu; partout mes ennuis me suivront, car ma pensée sera auprès de ceux que j'aime; les accents de ma voix plaintive ne seront répétés qu'au milieu du carnage ou par des échos sauvages; ils ne seront point entendus, hélas! par mon amie, par mes pauvres parents. Oh! vent des rives maures, porte au moins mes baisers à ma bien-aimée, porte à son oreille les sons de

ma voix émue; qu'elle sache toujours que son cœur doit m'appartenir. Oh! si ce cœur doit changer, que je meure dans les combats. Oh! la vie n'est qu'un rêve, le bonheur vous échappe alors qu'il vous sourit le plus. Et toi, mon cher frère, tu viendras te joindre à moi si je t'apparais en face, si tu apprends que je combats pour le bonheur de ma patrie! Oh! nous serons plus forts et moins malheureux en combattant l'un près de l'autre. Dieu! pardonnez-moi les pensées confuses qui m'agitent, ayez pitié de ma souffrance, réservez sur cette terre d'épreuves un jour de bonheur aux deux familles que je pleure si amèrement. Ainsi se dit Antonio dans son désespoir.

Déjà l'aurore colorait d'une teinte rosée les pics et les crêtes dentelées des montagnes, et, encore les yeux tournés vers le Nord, Antonio était profondément plongé dans ses pensées soucieuses et déchirantes; mais son parti était pris; et dans l'enthousiasme patriotique dont il était animé, il se prit à chanter d'une voix fiévreuse, que lui donnait la douleur, l'hymne mâle et énergique que voici : (\*)

(\*) Ce chant patriotique est en texte biscayen; j'en ai fait la traduction libre. Sur 49 couplets, 5 seulement sont ici.



Yaunaren légue óna  
Euskeran da sendó,  
Adam-eganic óna  
Garbi eta ondó  
Gorde izan da bėti  
Garbiro fédéa,  
Baita gneure legueac  
Eta berbeitá.

La foi de Dieu  
Est robuste chez les Basques ;  
Nous la tenons  
Bonne et pure d'Adam.  
Nous l'avons toujours  
Maintenue sans tache,  
Ainsi que nos lois  
Et nos coutumes.

Erbestetar guistáac  
Nai eukezan galdú ;  
Euskaldunac ez-táve  
Bururic macurtu.  
Beste erri ascótan  
Yarechi aren aú,  
Eztan inos gurétan  
Campococ eguintaú.

Des mécréants  
Voulaient nous l'enlever,  
Mais les Basques n'ont point  
Courbé la tête ;  
Si dans maint lieu  
C'est arrivé à d'autres,  
Dans nos pays  
Les étrangers n'y sont point parvenus.

Alperie gura évan  
Anibal Andiac  
Ecer-ez-etan eúki  
Gueure euskaldunac.  
Beste gaztelu báya  
Euren besoétan  
Coldarturic lotú zan  
Ta ondo benetán.

Il a dit en vain  
Le grand Annibal  
Qu'il considérait pour peu  
Nos Basques ;  
Nos châteaux-forts  
Sont nos bras :  
Il fut bientôt  
Saisi de frayeur.

¿ Nun, nun dozac indarrae  
Anibal arroá ?  
¿ Cer otzitu izan doe  
Encarren heroá ?  
Martizdi azcarrácaz  
Burrucatu baáz  
Ator bildur bagarie  
Gudatuten gugáz.

Où, où as-tu la force  
Fanfaron d'Annibal ?  
Qui t'a poussé  
Si plein d'ardeur ?  
Avec des soldats animés,  
Si tu cherches à te mesurer,  
Viens donc sans crainte  
Nous combattre.



Erroma-tarrae eúrac  
Datoz asheturie,  
Zapaltzeco ustéaz  
Alde aũ bertatie ;  
Baya doaz iguesi,  
Ondo lotsaturie,  
Escu-bete guizónee  
Arpegui emonic.

Les Romains tout  
Gonflés de leurs succès,  
Croyaient déjà dominer  
En ce lieu ;  
Les voilà qui furent  
Pleins de panique,  
Vaincus qu'ils sont  
Par une poignée d'hommes.

Les échos répétaient les dernières paroles de ce chant national quand les premiers rayons du soleil s'élevaient derrière les monts à l'Orient, et la brise matinale faisait mollement onduler les branches des forêts. Antonio s'aperçut du retard qu'il avait mis à poursuivre sa route, et, d'une course rapide comme celle de l'isard, il atteignit le fond de la vallée.

## VI.

### ARRIVÉE A L'ARMÉE. — LA GUERRE CIVILE.

Oh ! quand viendra le jour où la guerre, — la guerre  
Hideuse, buveuse de sang,  
Sera honteusement chassée de la terre,  
S'éloignera, n'apparaissant  
Aux enfants de nos fils, retenant tous leurs hâles  
Autour d'un vieil âtre cassé,  
Que comme un souvenir de races cannibales  
Qui sur la terre auraient passé !!

Louis HYRIER.

Antonio alla rejoindre son régiment, qui se trouvait à Estella ; là le chef de la division, au lieu de l'incorporer dans un régiment de cavalerie, le mit dans une compagnie de *chapelchuri*. Tantôt il fut pour ainsi dire aux portes de Madrid, tantôt il parcourut la Catalogne. Il ne voyait partout que carnage et désolation. Son parti, tantôt vainqueur, tantôt vaincu, défendait ses droits et ses privilèges.



La chaire servit de tribune politique; l'on y faisait une propagande dangereuse. Autant le silence digne, la modération, les conseils de paix, d'union, de concorde, d'amour, les actions nobles envers ses ennemis, attirent vers soi et peuvent amener d'heureux résultats, autant parfois un aveugle emportement, un discours imprudent perdent une cause quelle qu'elle soit. Malheureusement, par cet oubli déplorable de la charité chrétienne, les passions furent excitées au dernier degré, et les excès de toute espèce n'eurent point de bornes : on s'abordait avec rage, on se déchirait avec fureur.

Il y avait déjà plusieurs années qu'Antonio était soldat, et depuis son départ des nouvelles bien rares de ses parents et d'Agustina lui étaient parvenues. Il ignorait si son frère vivait. Il se trouva dans une affaire qui eut lieu aux environs de Bilbao, où la légion anglaise fit de si grandes pertes à l'attaque d'une redoute qui fut prise et abandonnée plusieurs fois, et qui, à la fin, ne fut emportée que par les soldats de la marine anglaise, bien supérieure en nombre aux carlistes. Son cœur saignait alors que, maîtres d'un village, il voyait impitoyablement massacrer les femmes et les vieillards, les enfants et les hommes sans défense. Ces horreurs

révoltaient son cœur, car il ne concevait pas que l'on ne pût combattre sans faire régner la terreur, sans se venger sur des innocents; mais il n'osait point exprimer ce qui se passait en lui. De part et d'autre, les soldats, ivres de sang et de carnage, jouissaient à la vue des colonnes de fumée et de flammes qui consumaient des bourgs entiers (\*); ils se complaisaient à assouvir une brutale passion sur des femmes mariées, sur des jeunes filles à peine adolescentes; ces infortunées se trouvaient souvent sur le corps encore palpitant de leur époux, de leur père, de leur frère, lorsqu'ils commettaient cet acte horrible; et aucun chef n'osait les arrêter dans ces actes infâmes, — car les uns (\*\*) étaient eux-mêmes aussi barbares, et les autres avaient souvent peur des hommes qu'ils commandaient.

Un jour, deux jeunes filles qui étaient soupçonnées d'avoir porté en France des dépêches

(\*) Guernica, qui est une petite ville d'à peu près 204 maisons et d'environ 1,000 habitants et à cinq lieues de Bilbao, fut ainsi brûlée par les christinos, qui mirent sur ses ruines :

ICI FUT GUERNICA.

(\*\*) Manuelin et Balmaseda étaient d'une férocité inouïe. Ce dernier, qui proclamait Don Carlos roi absolu sans



ou des lettres à des émigrés furent arrêtées, et après qu'on les eut dépouillées de tous leurs vêtements, on les enduisit de miel et on les couvrit de plumes qui se colèrent sur leurs corps; puis on les monta sur des ânes et on les promena ainsi par toutes les rues de V..., aux huées de la populace qui, se joignant aux partisans, les couvrait de boue et d'injures; ensuite on les larda de coups de baïonnette !...

Une autre fois, un lieutenant français (\*) se trouvait à la montagne de la Bayonnette. Cet

---

condition (rey absoluto sin condiciones), poussa la barbarie jusqu'à faire ferrer contre un portail, avec quatre fers de chevaux aux pieds et aux mains, et traverser la tête du haut en bas avec un clou énorme, comme coup de grâce, un malheureux prêtre qui, a-t-on assuré, n'était autre que son frère, et cela pour lui avoir refusé un cheval. Lorsqu'il pénétra sur notre territoire, poursuivi qu'il était par Concha, après avoir pillé, saccagé onze communes, on trouva, en faisant la visite des bagages de sa bande, des robes teintes de sang, des bagues avec les doigts, des pendants tenant à des oreilles détachées.

C'est une triste célébrité pour un soldat, celle qu'il acquiert par la terreur et la cruauté; elle équivaut alors à celle des pirates et des bandits. — Ce n'est pas ainsi que Bayard et Turenne acquirent du renom.

(\*) L'officier des douanes Ducoussot, en résidence à Bého-bie.

officier envoya quelque part un de ses hommes, le nommé Chabran, qui, ne connaissant pas les lieux, s'égara au retour et tomba au milieu d'un détachement carliste. On s'empara de lui, et il eut beau réclamer de sa nationalité et prouver qu'il s'était trompé de route, on l'emmena, puis on lui fit subir les tortures suivantes : on lui creva les yeux, on lui coupa le nez, les oreilles, les mains, les pieds; on le fit, ainsi mutilé, mettre à quatre pattes, et en le soutenant par dessous le ventre au moyen d'une carabine passée en travers, on essaya de le faire marcher; ensuite on finit son martyre en le criblant de coups de baïonnette. Quelle horreur!!!... Ces traits d'atroce barbarie vous reportent à des temps reculés, et l'on se demande comment au XIX<sup>e</sup> siècle ils ont pu être commis.

Dans les derniers temps, Antonio se trouvait aux environs d'Irun, occupé par les carlistes. Ceux-ci attaquaient nuit et jour le petit fort du pont de la Bidassoa. Là, pendant que le canon tonnait, les christinos qui le défendaient entonnaient le chant de Riego et d'autres hymnes patriotiques; quelques-uns d'entre eux dansaient au son de la guitare, leur instrument favori, et au cliquetis des castagnettes, dans l'enceinte

ou sur le pont, avec des femmes de toutes conditions qui allaient les visiter.

Cela remémore qu'un pareil jour, un boulangier, se promenant dans la rue de Béhobie, eut sa pipe cassée en deux par une balle, et qu'une autre balle blessa au pied le lieutenant Bagés, qui était de service. Neuf coups de canon furent tirés du haut du lazaret sur les partisans pour les punir d'avoir lancé des projectiles sur notre territoire. Un peu plus tard, les partisans furent attaqués à leur tour.

L'ennemi, toujours en présence, méditait une affaire sérieuse. On apercevait sur plusieurs points des feux de bivouac, dont la clarté était affaiblie par les splendeurs d'une nuit comme on en voit seulement dans les pays méridionaux. Le lendemain, à pareille heure, combien d'hommes jeunes et vigoureux, pleins d'avenir et d'illusions, n'entendraient plus le chant du rossignol qui, seul, sur mainte branche, au milieu d'un feuillage mystérieux, interrompait le silence funèbre qui régnait dans cette campagne accidentée, séduisante et romantique. L'abondance avait fait place à la misère; la joie à la consternation; le bonheur au désespoir; des couples heureux ne s'aventuraient plus dans ces lieux où tout invitait à toutes les

félicités terrestres; leurs cœurs n'y pouvaient plus épancher les doux sentiments qui les agitaient. Le chant des soldats, ivres de rage et de boisson, a remplacé la sensible romance chantée par une voix caressante; le cri de mort, les harmonies d'un chant d'amour. L'écho ne répétait au loin que des cris sauvages, le bruit d'une fusillade ou d'une canonnade meurtrière.

A l'aube naissante, les clairons font entendre la diane, et leurs sons alertes et plaintifs vont mourir dans les profondeurs des rochers. — On s'agitait, partout on prenait des dispositions menaçantes. Le moment est venu de s'entre-tuer. — Un coup de canon part du côté de Fontarabie; un autre lui répond du haut de l'*Errico-etchea* (\*) d'Irun, où une batterie de quelques pièces d'artillerie avait été disposée. Des tonneaux remplis de cailloux barricadaient les diverses entrées de la ville. On entendait des chants nationaux opposés. — Un officier s'avance en entonnant, avec ses volontaires, une chanson bien connue dans les provinces et dont on saisissait dans le tumulte les quelques couplets qui suivent :

(\*) Hôtel de Ville.



Isabela Secunda,  
Cer phentsateen duzu ?  
Don Carlos-en córoya  
Espéra hal duzu ?  
Aï, aï, aï mutila,  
Espéra hal duzu !

Isabelle Seconde,  
Que pensez-vous ?  
Pouvez-vous espérer  
La couronne de Don Carlos ?  
Aï, aï, aï garçon,  
Vous pouvez l'attendre !

Biba, biba Don Carlos,  
Gure erreguia;  
Espainia gucia  
Dú béré béria ;  
Aï, aï, aï mutila,  
Dú béré béria.

Vive, vive Don Carlos,  
Notre roi,  
Ainsi que celui  
De toute l'Espagne,  
Aï, aï, aï garçon,  
De toute l'Espagne.

Biba, biba Don Carlos !  
Béré guizonekin,  
Fuera, fuera la Reina  
Béré chakurrekin !  
Aï, aï, aï mutila,  
Béré chakurrekin !

Vive, vive Don Carlos  
Avec ses hommes !  
A bas, à bas la Reine  
Avec ses chiens !  
Aï, aï, aï garçon,  
Avec ses chiens !

Un officier de la reine s'élançe à sa ren-  
contre; de son côté, il entonne avec ses dévoués  
soldats, d'une voix vibrante, un chant libé-  
ral :

Libertad, libertad sacro, santa,  
Nuestro numen tu siempre seras ;  
Podras vernos morir en tus aras,  
Mas gemir en cadenas, jamas !

Liberté, liberté sacrée, sainte,  
Toujours tu seras notre divinité ;  
Tu pourras nous voir mourir sur tes autels,  
Mais gémir dans les chaînes, jamais !

El que quiere ser libre que aprenda  
Que en España hay un pueblo y un rey :  
El primero dictando las leyes,  
El segundo sugeto á la ley !  
Libertad, etc.

Que celui qui veut être libre apprenne  
Qu'en Espagne il y a un peuple et un roi :  
Le premier dictant les lois,  
Le second soumis à la loi !  
Liberté, etc.



Si es preciso morir moriremos,  
Compañeros la espada empuñad;  
Moriremos matando y gritando :  
Libertad, libertad, libertad !  
Libertad, etc.

S'il faut mourir, nous mourrons,  
Compagnons, l'épée au poing ;  
Nous mourrons exterminant et nous écriant :  
Liberté, liberté, liberté !  
Liberté, etc.

On s'approche en s'insultant :

— ¡ Viva Carlos V !

— ¡ Viva la Reina ! fuera, fuera, cobardes,  
teneis miedo !

— ¡ Cochinos, vendidos, no tiene ustedes  
corazon ! ¡ Venga, que los matemos !

— ¡ Esclavos ! capuchinos ! ¿ que valen uste-  
des ? ¡ Nada ! ya le daremos á Carlos V una co-  
rona de papel ; ¡ tontos ! picaros !

Explosion de sottises contre la Reine. On  
se trouve à portée, la fusillade devient vive.

Ambrosio, que le contact des libéraux a libé-  
ralisé, permettez-moi ce mot, s'écrie en bran-  
dissant son sabre et en s'adressant à ses soldats,  
pleins d'une bouillante ardeur :

— ¡ Adelante, adelante, muchachos, muera  
los voluntarios !

— Añcina, añcina, kompañuraac, mañtiac ;  
biba Eskualdunac ! biba los fueros, muera la  
Reina !

Ainsi répondait l'officier qui commandait  
les tirailleurs carlistes : c'était Antonio, qui,  
armé d'un tromblon, s'approchait le plus qu'il  
pouvait pour décimer avec son arme terrible les  
christinos qui lui faisaient face. Il tire son coup  
à portée, l'officier christino tombe et avec lui  
sept à huit des siens ; en même temps, à quel-  
que distance de là, un carliste était aussi tombé  
sous une balle ; mais quoique légèrement blessé,  
il ne pouvait plus se défendre ; au lieu de mon-  
trer de la générosité, celui qui l'avait abattu  
lui écrasa la tête impitoyablement avec la crosse  
de son fusil, et la cervelle rejaillit. On combat  
corps à corps en s'injuriant, on se larde à  
l'arme blanche ; en un instant ce n'est qu'une  
horrible boucherie. Malgré tous les efforts des  
christinos pour venger leur officier, la perte de  
celui-ci leur avait été fatale, d'autant plus qu'en  
s'abordant ils avaient été décimés par des *tra-  
bucos* (\*) ; ils sont bousculés et forcés de se  
plier tout en combattant.

(\*) Tromblons.



Antonio, de son côté, ordonna aussi de battre en retraite, n'osant s'engager trop avant. En repassant sur le lieu du carnage, il jette un regard sur l'officier qui avait succombé dans cette affaire. Tout d'un coup, il s'arrête, il démêle ces traits décomposés par la mort, mais qui conservaient l'expression qui agitait l'âme au dernier souffle, ce qui arrive alors qu'on expire instantanément. Cette victime avait conservé cette mâle énergie que l'action lui avait imprimée. Un sentiment de terreur se répand sur le visage d'Antonio par la douleur subite qu'il vient de ressentir : il vient de reconnaître son frère en celui qui n'est plus!!!... Il tombe sans connaissance, un coup terrible l'avait frappé au cœur! Le plomb fratricide avait traversé la poitrine d'Ambrosio!...

La plume est impuissante à dépeindre certains tableaux, et surtout des tableaux aussi déchirants. Lorsque Antonio revint à lui, ses soldats, qui l'adoraient, respectèrent sa douleur. Ambrosio! mon Ambrosio! mon frère bien-aimé! s'écriait-il en étreignant convulsivement celui qui, autrefois, était si sensible à ses caresses et qui, à présent, ne l'entendait plus.

— Pourquoi n'ai-je pas suivi les conseils

d'Agustina! ses pressentiments se sont accomplis : je suis devenu l'assassin de mon frère chéri, de mon frère bien-aimé!

Et il se roulait dans la poussière, et il voulait mourir, ne se trouvant plus digne de vivre. On dut employer la force pour l'empêcher de se détruire. Cette douleur si vraie, si grande, émut ces soldats devenus insensibles par les haines politiques. Sur ces faces bronzées par le soleil et noircies par la poudre, on vit perler des larmes! Ils emportèrent avec eux, pour l'ensevelir dans un lieu saint, le cadavre qui inspirait de si justes regrets.

Cette journée, où le détachement d'Antonio avait eu l'avantage, avait été fatale par ailleurs aux carlistes.

Quelques années plus tard, les meilleurs généraux carlistes furent fusillés par l'ordre de Maroto. Il se couvrit, dans cette action barbare et perfide, d'une lâche trahison, qui le voua au mépris de tous les partis. Dès ce moment, les troupes carlistes furent démoralisées; elles avaient eu parmi elles un traître qui voulait leur perte : en effet, une trahison complète ne se fit pas attendre, car ce général passa bientôt en France avec une partie de ses troupes. Don

Carlos, Cabrera, Balmaseda, poursuivis l'épée aux reins, vinrent chercher un refuge sur notre sol. Ainsi, les hommes sincèrement dévoués à leur patrie se virent abandonnés par leurs chefs, trahis par l'un de leurs généraux et forcés d'abandonner la lutte et de se jeter sans espoir de cause sur une terre hospitalière, où ils furent accueillis avec les mêmes égards et la même générosité que les libéraux en 1823, et les héroïques Polonais en 1832. C'est que les Français, toujours grands, magnanimes, nobles et généreux, sublimes même envers leurs ennemis, surent respecter le malheur de tous les partis et les traiter avec une égale bonté. Aussi la France a-t-elle acquis, à tous les titres, le nom de *grande nation*. Oui, nous pouvons dire avec orgueil qu'elle est la plus civilisée et la plus humaine du monde, qu'elle a mérité l'estime et le respect de tous.

VII.

CONCLUSION.

A celui qui pleurait dans sa pauvre demeure  
Il fut dit : « Que la foi te soutienne toujours ;  
« Lève les yeux au ciel : — Là, jamais on ne pleure  
« Et l'on n'y vit que de beaux jours. . . »

Désiré CADILLAC.

Antonio aussi se réfugia en France, où il fut interné. Lorsqu'une amnistie lui permit de rentrer dans ses foyers, il se rendit d'abord auprès de ses parents. Il est des peines de cœur que l'on ne peut colorer de toute la vérité, car il est difficile de rendre certaines douleurs; aussi serait-il impossible de décrire celle que ressentirent Benito et Manuela à la nouvelle de la mort de leur fils aîné, tué par son frère. Antonio ne tarda pas à s'aliter tant le chagrin lui torturait l'âme, mais le dévouement qu'il avait pour ses parents lui fit supporter une vie qui leur était nécessaire.

Agustina, que quelques années de plus avaient embellie, quoique son teint fut plus pâle et qu'une langueur continuelle voilât ses traits si doux, si candides, devint l'épouse de son bien-aimé. Elle partagea son affliction, et par sa vertu elle le rendit aussi heureux qu'il pouvait l'être sur cette terre, où il avait été si éprouvé.

Lorsque Antonio sut que le gouvernement français, ainsi qu'il l'avait fait pour la Belgique à la révolution de 1830, refusait l'annexion volontaire des provinces Basques qui, d'un élan spontané, avaient fait l'offre de faire partie de notre nation, ne voulant plus vivre sous un gouvernement qu'elles avaient combattu et qu'elles détestaient, décida sa famille à venir s'établir de ce côté de la frontière.

On voit toujours ce malheureux jeune homme, sombre et taciturne, se promener seul lorsque ses occupations le lui permettent. On le surprend dans des lieux écartés et solitaires, alors que l'astre mystérieux répand sur la terre sa douteuse clarté, à genoux, le visage inondé de pleurs. Il prie pour son frère!!!

FIN.

## TABLE DES MATIÈRES.

I. Une Famille de Paysans.....	7
II. Deux Cœurs innocents.....	11
III. Les Bons Parents.....	23
IV. La Fête du Village.....	29
V. Le Départ pour l'armée.....	35
VI. Arrivée à l'armée. — La Guerre civile.	50
VII. Conclusion.....	63







### OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

1. *Guide de la Conversation Français-Basque*, dont on va tirer une seconde édition.
2. Sous presse, pour paraître prochainement : *Lettres Labourdines, ou Lettres sur la partie du Pays Basque appelé le Labourd*.
3. Va prochainement être mis sous presse : *Lettres sur la Vallée d'Ossau et le Val de Tena*.
4. Sous presse : Un grand *Dictionnaire Français-Basque*, précédé d'une notice sur les Cantabres. Les souscriptions pour cet ouvrage sont ouvertes à Bayonne :

Chez M. P. CAZALS, Librairie Centrale, Place du Réduit, n° 2;

Chez M<sup>me</sup> veuve LAMAGNÈRE, imprimeur, rue Chegaray, n° 39.